

Les yeux dans les yeux : femmes noires, haine et colère ¹

Audre Lorde



1. Une version abrégée de cet essai a été publiée dans *Essence*, vol. 14, n° 6, oct. 1983. Je désire remercier les femmes sans le soutien et les éclaircissements desquelles je n'aurais pas terminé cet écrit : Andrea Canaan, Frances Clayton, Michelle Cliff, Blanche Wiesen Cook, Clare Coss, Yvonne Flowers, Gloria Joseph, Adrienne Rich, Charlotte Sheedy, Judy Simmons et Barbara Smith. Cet article est dédié à la mémoire de Sheila Blackwell Pinckney (1953-1983).

Extrait de *Sister Outsider* : essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...

Traduit de l'américain et paru aux Editions Mammamélis en 2003 (première édition) et en 2018 (deuxième édition).

Où va la douleur quand elle s'en va ?²

Chaque femme Noire, en Amérique, vit sa vie quelque part le long d'une vaste courbe de colères anciennes et inexprimées.

Ma colère de femme Noire est un marais en fusion au plus profond de moi, mon secret le plus farouchement gardé. Je sais combien ma vie de femme qui ressent les choses avec force est prise dans ce tissu de rage. C'est un fil électrique qui parcourt toute la trame des états émotionnels sur lesquels se base l'essentiel de ma vie — une source bouillonnante qui peut exploser à chaque instant, bondissant hors de ma conscience comme un feu en pleine nature. Arriver à éduquer au mieux cette colère plutôt que la nier est devenu une des tâches primordiales dans ma vie.

Les autres femmes Noires ne sont ni la cause ni la source de cette colère sans fond. Je le sais, peu importe la situation particulière entre moi et une autre femme Noire. Alors pourquoi, au moindre prétexte, cette colère se déchaîne-t-elle plus spécialement contre une autre femme Noire ? Pourquoi est-ce que je la juge plus sévèrement, au point d'enrager si elle n'est pas à la hauteur ?

Et si derrière l'objet de mon attaque ne se trouvait que le reflet de ce que moi que je n'ai pas accepté, alors qu'est-ce qui pourrait apaiser un feu alimenté par de telles passions réciproques ?

Quand j'ai entrepris d'écrire sur l'intensité de ces colères entre femme Noires, j'ai découvert que j'avais à peine effleuré un des trois

2. Tiré d'un poème de Gloria Joseph.

sommets de l'iceberg, dont la base la plus immergée est la Haine, ce désir de mort que la société nous renvoie dès l'instant de notre naissance, à nous Noires, de sexe féminin, nées en Amérique.

Dès ce moment, nous avons été plongées dans la haine — de notre couleur, de notre sexe, de notre audace d'oser croire que nous avons le droit de vivre. Enfants, nous avons absorbé cette haine, elle nous a envahies ; et pour la plupart, nous vivons nos vies sans identifier cette haine pour ce qu'elle est et sans savoir comment elle fonctionne. C'est en écho qu'elle revient sous forme de colère et de cruauté dans nos rapports. Car chacune a le visage que cette haine cible et chacune a appris à se sentir à l'aise avec cette cruauté puisque nous avons survécu à tant de haine dans nos vies.

Avant de pouvoir écrire sur la colère des femmes Noires, je dois le faire sur le suintement empoisonné de haine qui nourrit la colère et sur la cruauté qui survient lorsque les deux se rencontrent.

C'est ce que j'ai découvert en observant mes propres attentes envers d'autres femmes Noires, en suivant le fil conducteur de ma propre rage d'être femme Noire, pour retrouver cette haine et ce mépris qui ont cousu ma vie avec du feu, bien avant que je comprenne d'où venait cette haine et pourquoi j'en étais accablée. Les enfants se sentent toujours responsables de ce qui leur arrive. Ainsi donc, enfant, j'avais décidé que quelque chose n'allait décidément pas chez moi pour que j'inspire un tel mépris. Le conducteur de bus ne dévisageait pas les autres comme ça. Cela devait être à cause de toutes ces choses que ma mère m'avait interdit de faire ou d'être et que, bien sûr, je m'étais empressée de faire.

Pour trouver ma propre force, je dois être capable de dépasser ma peur de ce qui existe de l'autre côté. Si je scrute mes recoins les plus vulnérables et si j'identifie la souffrance que j'ai ressentie, je peux retirer la cause de cette souffrance de l'arsenal de mes ennemis. Mon histoire ne peut plus être utilisée pour décorer les flèches de mes ennemis, ce qui affaiblit leur pouvoir sur moi. Rien de ce

que j'accepte chez moi ne peut être utilisé contre moi pour me diminuer. Je suis qui je suis, faisant ce que je suis venue faire, agissant sur vous comme une drogue, ou un burin pour vous rappeler que vous êtes moi, dès lors que je vous découvre en moi.

La façon dont l'amérique me jauge a posé comme une barrière contre la réalisation de mes propres capacités. J'ai dû analyser et détruire cette barrière, morceau par morceau, douloureusement, pour pouvoir utiliser pleinement mes énergies et être créative. Il est plus facile de se confronter aux manifestations extérieures du racisme et du sexisme qu'aux répercussions intériorisées de ces distorsions sur notre conscience de nous-mêmes et des autres.

Mais quelle est la raison de cette réticence à communiquer avec les autres si ce n'est au niveau le plus superficiel ? Quelle est l'origine de cette méfiance et de cette distance installée entre femmes Noires ?

Je n'aime pas parler de haine. Je n'aime pas me souvenir du déni et de la haine, aussi pesants que le désir de ma mort vu dans les yeux de tant de blancs depuis que je peux voir. J'en trouvais l'écho dans les journaux et les films et les images pieuses et les bandes dessinées et les programmes radio « Amos'n Andy ». Je n'avais pas d'outils pour le disséquer ni de mots pour nommer ce regard.

La ligne de métro AA, direction Harlem. Je m'agrippe à la manche de ma mère, ses bras sont chargés de sacs, lourds des courses de Noël. L'odeur humide des vêtements d'hiver, la rame tanguée. Ma mère aperçoit un siège à peu près libre, elle y pousse mon petit corps équipé pour la neige. D'un côté, un monsieur lit un journal. De l'autre, une femme avec une toque de fourrure qui me dévisage. Sa bouche fait la grimace pendant qu'elle m'observe, puis son regard se baisse, entraînant le mien. Sa main gantée vient pincer l'endroit où mes nouveaux pantalons de ski bleus touchent son beau manteau de fourrure. Elle tire le manteau vers elle d'un

coup sec. Je regarde. Je ne vois pas ce quelque chose d'horrible qu'elle voit, sur le siège, entre nous — probablement un cafard. À son expression, ça doit être vraiment dégoûtant, donc je tire moi aussi sur ma combinaison pour m'en écarter. Quand je lève les yeux, la dame est toujours en train de me dévisager narines dilatées et yeux écarquillés. Et soudain, je réalise que rien n'est en train de ramper entre nos sièges ; c'est moi qu'elle ne veut pas toucher avec son manteau. Sa fourrure me caresse le visage quand elle se lève, toute tremblante, pour aller s'accrocher à une poignée dans cette rame qui file à toute allure. En bonne enfant de la ville, née et grandie à New York, je me glisse vite de côté pour faire de la place à ma mère. Pas un mot échangé. J'ai peur de dire quoi que ce soit puisque je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. En cachette, j'examine mes pantalons des deux côtés. Peut-être qu'une saleté est restée accrochée ? Quelque chose vient de se passer que je ne comprends pas, mais que je n'oublierai jamais. Ses yeux. Ses narines dilatées. La haine.

Mes yeux d'enfant de trois ans me font mal à cause de tous ces appareils utilisés pour les tests. Mon front en est meurtri. On m'a écarquillé les yeux, enfoncé des trucs dedans toute la matinée. Je me blottis au fond du grand fauteuil en métal et en cuir, effrayée, misérable, je veux ma maman.

De l'autre côté de la salle de consultation de cette clinique ophtalmologique, un groupe de jeunes messieurs blancs, en blouse blanche, est en train de commenter mes yeux bizarres. Une seule voix m'est restée en mémoire : « À la voir, elle est sans doute aussi un peu simplette. » Ils rient tous. L'un d'entre eux vient vers moi et, prononçant lentement et distinctement, me dit : « OK, fillette, va attendre dehors maintenant. » Il me tapote la joue. Je lui suis reconnaissante pour son absence de rudesse.

La bibliothécaire nous lit *P'tit Sambo, le noiraud* pendant l'heure de lecture. Ses mains blanches nous montrent les images de ce pe-

tit garçon avec des yeux en boutons de bottine, des grosses lèvres très rouges, plein de tresses sur la tête et un chapeau en beurre. Je me souviens que ces images me blessent et qu'une fois de plus je me demande ce qui ne va pas chez moi puisque tous les autres enfants rient et que, en plus, la bibliothécaire nous dit que ce petit livre a reçu un prix spécial à la grande bibliothèque municipale. BEN ALORS, ÇA TOURNE PAS ROND ? ALLEZ, FAIS PAS TA SUSCEPTIBLE !

La sixième, dans une nouvelle école catholique — je suis la première élève Noire. Les filles blanches se moquent de mes nattes. La bonne sœur envoie un petit mot à ma mère disant que « les nattes ne sont pas une coiffure appropriée à l'école » et que je devrais apprendre à coiffer mes cheveux « dans un style plus convenable ».

Lexie Goldman et moi marchons le long de Lexington Avenue, nos visages d'adolescentes rougis par l'air printanier et par notre course à la sortie de l'école. Nous nous arrêtons dans un bistrot pour demander de l'eau. La femme, derrière son comptoir sourit à Lexie. Nous donne de l'eau. À Lexie dans un verre. À moi dans un gobelet en carton. Après, on rigole, à propos de mon verre jetable. Un peu trop fort.

Mon premier entretien pour un travail à temps partiel après l'école. Des opticiens de la rue Nassau ont appelé l'école pour qu'une élève se présente. De derrière son comptoir, l'homme lit ma demande d'emploi, puis il m'observe, surpris de mon visage Noir. Ses yeux me font penser à la femme dans le métro quand j'avais cinq ans. Mais quelque chose s'ajoute lorsque qu'après m'avoir regardée de haut en bas, il s'arrête sur ma poitrine.

Ma mère à la peau claire m'a maintenue en vie dans un environnement qui ne donnait pas la priorité à ma vie. Pour y arriver, tous les moyens étaient bons, bien que peu nombreux.

Elle ne parlait jamais de couleur. Ma mère était une femme cou-

rageuse, née dans les îles (Grenade) et pas du tout préparée à l'amérique. Et elle m'a désarmée avec ses silences.

Parce que, quelque part, c'était un mensonge de faire comme si les autres ne remarquaient pas la couleur. Moi, plus foncée que mes deux sœurs. Mon père, le plus foncé de la famille. J'étais toujours jalouse de mes sœurs que ma mère trouvait toujours gentilles, alors que moi, j'étais mauvaise, toujours avec des problèmes. « Un vrai démon », disait-elle. Mes sœurs étaient propres, moi débraillée. Elles étaient tranquilles, moi bruyante. Elles se conduisaient bien, moi j'étais pénible. Elles prenaient des leçons de piano et remportaient des prix en cours de maintien. Moi, je volais des sous dans les poches de mon père et je me suis cassé la cheville en faisant de la luge. Elles étaient jolies, moi foncée. Mauvaise, espiègle, une enquiquineuse-née comme aucune autre.

Être mauvaise signifierait être Noire ? Frotter, frotter avec du jus de citron tous les creux et les plis de mon corps de plus en plus mature, de plus en plus foncé. Oh, et le péché de mes coudes sombres et de mes genoux, de mes gencives, de mes mamelons, les plis de mon cou, la caverne de mes aisselles !

Des mains m'attrapent par derrière dans l'escalier ; elles sont Noires. Des mains de garçons qui cognent, frottent, pincent, tirent sur ma robe. Je lance dans le container le sac poubelle que je porte, je les repousse, m'enfuis, remontant l'escalier. Des hurlements me poursuivent. « C'est ça, t'as intérêt à foutre le camp, sale métisse jaunasse. ³ Attends un peu ! » Apparemment, la couleur est une notion toute relative.

Ma mère m'a appris dès mon plus jeune âge à suivre son exemple, pour survivre. Ses silences m'ont aussi enseigné l'isolement, la rage, la méfiance, le rejet de soi et la tristesse.

Survivre dépend pour moi de la façon d'utiliser les armes qu'elle

3. N. d. t. : Dans la communauté Noire, *yellow* : jaune, c'est-à-dire peau assez claire, est soit une insulte, soit un terme de promotion sociale (*high yellow*) selon les classes sociales des Noirs.

m'a données, mais également de me battre contre ces choses en moi, sans nom.

Et survivre est bien le plus grand cadeau de l'amour. Parfois, pour des mères Noires, c'est le seul possible, au prix de la tendresse. En me donnant naissance, ma mère a comme gravé un message de colère dans du marbre. Maintenant, j'ai survécu à cette haine qui m'entourait parce que ma mère m'a fait comprendre, à demi-mots, que peu importait ce qui se passait à la maison, dehors, ça ne devait pas être comme c'était. Mais comme c'était comme ça dehors, je me suis engluée dans un marécage de colère inexplicable qui m'engloutissait et débordait sur toutes les personnes proches qui partageaient ce même moi haï. Bien sûr, à l'époque, je ne m'en rendais pas compte. Cette colère gisait comme une mare d'acide au fond de moi, et chaque fois que je ressentais quelque chose intensément, je la sentais, s'accrochant aux endroits les plus inattendus. Aux personnes sans pouvoir, comme moi. Ma première copine me demande : « Pourquoi t'es toujours en train de cogner ? C'est la seule façon que tu connais de faire amie-amie ? »

Dans ce monde, à part la femme Noire, quelle autre créature a dû inclure la conscience de tant de haine à sa survie tout en allant de l'avant ?

Peu après la Guerre civile. Dans un hôpital aux murs de pierre grise de la 110e rue à New York, une femme hurle. Elle est Noire, en bonne santé, elle vient du Sud. Je ne connais pas son nom. Son bébé est sur le point de naître. Mais ses jambes ont été liées ensemble, curiosité malsaine déguisée en science. Son bébé se tue, en naissant contre ses os.

Où es-tu Elisabeth Eckford, sept ans, de Little Rock, Arkansas ? C'est lundi, une belle matinée, et tu es en route pour ton premier jour d'école, drapée de festons de haine blanche dégoulinant sur ton joli pull rose ; et la bouche tordue d'une mère blanche grimaçant

— sauvage, inhumaine —, grande ouverte au-dessus de tes braves tresses tenues bien droites par des rubans roses.

Numvulo a marché encore cinq jours après avoir été déposée par un camion dans un coin lugubre de Capetown, Afrique du Sud. Elle se tient sous la pluie, ses pieds nus dans les traces du bulldozer, là où s'élevait sa maison. Elle ramasse un morceau de carton tout mouillé qui recouvrait sa table et le maintient au-dessus de la tête du bébé attaché dans son dos. Bientôt, elle sera arrêtée et ramenée dans la réserve où elle ne peut même pas parler sa langue. On ne lui donnera jamais la permission de vivre près de son mari.

La fête du bicentenaire à Washington D.C. Deux grosses femmes Noires montent la garde autour d'un tas d'objets domestiques empilés en vrac sur le trottoir devant une maison. Des meubles, des jouets, des piles d'habits. Comme absente, une des femmes balance du bout de sa chaussure un petit cheval à bascule, d'avant en arrière. De l'autre côté de la rue, sur un des murs de l'immeuble d'en face, un message est écrit en lettres capitales : DIEU VOUS HAÏT.

Addie Mae Collins, Carol Robertson, Cynthia Wesley, Denise McNair. Quatre fillettes Noires — toutes ont moins de dix ans — chantent leur dernière chanson d'automne un dimanche dans une école religieuse de Birmingham, Alabama. Après l'explosion de la bombe, impossible de savoir quelle chaussure vernie du dimanche appartient à quelle jambe retrouvée.

Quel autre être humain, forcé d'absorber autant d'hostilité virulente, est encore capable de fonctionner ?

Les femmes Noires ont une longue tradition de l'usage et du partage du pouvoir, de la puissance, depuis les bataillons d'amazones du Dahomey, en passant par Yaa Asantewaa, la reine guerrière Ashanti, et Harriet Tubman, combattante pour la libération des esclaves, jusqu'aux puissantes guildes des commerçantes des marchés de l'Afrique de l'Ouest actuelle. Nous avons une longue tradi-

tion de proximité, de soutien mutuel et d'entraide, qui va de la cour exclusivement féminine des reines mères du Bénin aux Sœurs de la Bonne Mort (Sisterhood of the Good Death) au Brésil, une communauté de vieilles femmes composée d'esclaves enfuies qui offraient à d'autres esclaves abri et refuge et qui, maintenant, prennent soin les unes des autres ⁴.

Nous sommes des Noires nées dans une société où répulsion et mépris pour qui est noire et femelle sont bien enracinés. Nous sommes fortes et endurantes. Nous sommes, aussi, couvertes de terribles cicatrices. Quand nous étions africaines, ensemble, nous rendions la terre fertile avec nos mains. Nous pouvons faire fructifier cette terre mais aussi monter au front, en première ligne, pour défendre le roi. Et après avoir tué en son nom et au nôtre (la carabine de Harriet savait se faire entendre dans les mornes marais), nous savons cependant toujours que le pouvoir de tuer est moins grand que celui de créer, car il signe la fin et non le début de quelque chose de nouveau.

La colère — mécontentement brûlant qui peut être excessive ou déplacée, mais pas nécessairement malfaisante. La haine — habitude émotionnelle ou état d'esprit qui allie aversion et volonté de nuire. À l'usage, la colère ne détruit pas. La haine, si...

Racisme et sexisme sont des mots d'adultes. En Amérique, les enfants Noirs ne peuvent éviter ces distorsions dans leurs vies et, trop souvent, n'ont pas les mots pour les nommer. Mais ils les perçoivent bien comme de la haine.

Grandir en digérant cette haine, comme pain quotidien. Parce que je suis Noire, parce que je suis femme, parce que je ne suis pas assez Noire, parce que je ne corresponds pas à tel ou tel fantasme du féminin, parce que je SUIS. À force de manger de ce pain-là, régime plutôt consistant, on peut être conduite à donner plus d'importance à la haine de ses ennemis qu'à l'amour de ses amies, car cette haine

4. Article non publié de Samella Lewis.

est source de colère et la colère est un puissant combustible.

Parfois, à dire vrai, il me semble que seule la colère me maintient en vie ; elle brûle d'une flamme toujours haute et brillante. Pourtant la colère, comme la culpabilité, n'est qu'une facette inachevée de la sagesse humaine. Plus utile que la haine, mais quand même limitée. La colère est utile lorsqu'elle nous aide à clarifier nos différences, mais à la longue, la force nourrie par cette seule colère est aveugle et n'a pas de futur. Elle peut détruire le passé. Ce type de force ne regarde pas en avant, mais en arrière, et ne regarde que ce qui la crée — la haine. Or, la haine c'est un désir de mort de la personne haïe, pas un désir de vie pour autre chose.

Grandir en digérant la haine comme son pain quotidien signifie que toute interaction humaine risque d'être contaminée par la passion négative et l'intensité de ses sous-produits : la colère et la cruauté.

Nous sommes des Africaines, et la voix du sang nous raconte la tendresse de nos ancêtres les unes pour les autres. C'est ce lien que nous recherchons. Nous avons entendu les récits de ces femmes Noires guérissant les blessures d'autres femmes, élevant les enfants des autres, prenant la défense d'autres femmes, cultivant les terres des unes et des autres et s'entraïdant pour faciliter le passage vers la vie et vers la mort. Nous savons à quels genres de soutien et de contact nous aspirons toutes et dont nous rêvons si souvent. La littérature de femmes Noires, en constante augmentation, est riche en évocations de ces liens potentiels. Mais nos similitudes ne créent pas automatiquement des liens entre nous et nos possibilités de communiquer en toute simplicité ne sont en rien facilitées.

Souvent nous ne faisons que prétendre nous intéresser à l'idée d'un fort lien de soutien mutuel entre femmes Noires, parce que nous n'avons pas encore franchi les barrières qui s'opposent à ces possibilités, ni exploré les peurs et les colères qui nous empêchent de parvenir à cette forme de pouvoir que représente une vraie so-

rorité Noire (Black Sisterhood). Et exprimer nos rêves c'est aussi admettre la distance entre ces rêves et notre situation actuelle. L'expression de nos rêves peut donner forme à nos réalités futures, si nous leur donnons l'appui d'un travail inlassable et d'une analyse rigoureuse dès aujourd'hui. Nous ne pouvons nous contenter de faux liens ou de parodies d'amour de soi. Nous ne pouvons continuer à nous fuir les unes les autres au niveau le plus profond, simplement parce que nous craignons la colère de l'autre, ni continuer à croire que le respect signifie ne jamais regarder directement et ouvertement une autre femme Noire dans les yeux.

*Je ne suis pas faite pour être seule, sans toi qui me comprends*⁵.

I

Je connais la colère qui m'habite comme je connais le battement de mon cœur et le goût de ma salive. Il est plus facile de se mettre en colère que de blesser. La colère est ce que je fais de mieux. Il est plus facile d'être furieuse que nostalgique. Plus facile de me crucifier en toi que de démolir le monde menaçant de la blancheur en admettant que nous méritons d'avoir envie l'une de l'autre.

En tant que femmes Noires, nous avons partagé tant d'expériences similaires. Pourquoi ce vécu ne nous rapproche-t-il pas au lieu de nous jeter à la gorge les unes des autres avec des armes aiguisées par la connaissance que nous avons les unes des autres ? La colère avec laquelle je vais à la rencontre d'une autre femme Noire qui ne répond pas à mon besoin (ou désir ou conception) immédiat de la réponse adéquate est une colère si profonde et cruelle, choisie seulement par désespoir — irréfléchie par désespoir. Cette colère cache ma douleur de nous voir si divisées alors que nous devrions être réunies — ma douleur qu'elle puisse ne pas avoir autant besoin

5. Tiré de « Lettres de Féministes Noires, 1972-1978 », de Barbara Smith et Beverly Smith, dans *Conditions : Four*, 1979.

de moi que moi d'elle ou qu'elle me voie à travers le regard blasé de ceux qui nous haïssent, ce regard que je connais si bien à travers mes propres images déformées d'elle. Supprimer ou être supprimée !

Je me trouve à la bibliothèque municipale, attendant d'être vue par la jeune employée Noire assise là, derrière son bureau. Elle semble absorbée par son livre, belle dans sa jeunesse et son assurance. Je remonte mes lunettes sur mon nez et je secoue un peu mes bracelets, juste au cas où elle ne m'aurait pas vue, même si je sais qu'elle m'a vue. Sans autre mouvement, elle tourne juste la tête vers moi, lentement, et lève les yeux. Ses yeux rencontrent les miens avec une telle hostile indifférence que je me sens mise au pilori. Deux clients hommes entrent derrière moi. Tout de suite, elle se lève et vient vers moi. « Oui », dit-elle d'un ton monocorde, regardant soigneusement ailleurs. C'est la première fois que je rencontre cette jeune femme. Je me dis « quel toupet ! » et je sens la tension qui monte en moi.

Au-delà de son insolence, quelle maîtrise dans le regard en coin de cette jeune fille Noire ! Pourquoi son regard me fuit-il ? Qu'est-ce qu'elle voit qui l'irrite tellement ou la rend furieuse ou la dégoûte ? Pourquoi ai-je envie de lui casser la figure quand ses yeux évitent les miens ? Pourquoi a-t-elle le visage de ma sœur ? La bouche de ma fille, pincée en cul-de-poule ? Les yeux d'une amante rejetée et furibonde ? Pourquoi est-ce que je rêve de te prendre dans mes bras, la nuit ? Ou de donner tes membres en pâture dans les gamelles des animaux que je déteste le plus ? Veiller sur toi, terrible nuit après terrible nuit, étonnée ? Oh ma sœur, où donc se trouve ce pays sombre et somptueux que nous voulions traverser ensemble ?

Haine dit la voix, prête à tuer moi et toi, moi ou toi. Et de qui avons-nous détruit l'image future — ton visage ou le mien — sans l'un d'eux, comment vais-je les regarder tous les deux — un qui manque et c'est

moi qui manque.

Et si je te fais confiance, à quel dragon au visage pâle donneras-tu notre chair brune en pâture, par peur ou souci de te protéger ? Nous sacrifieras-tu aussi sur l'autel de nos frères incapables d'amour car ils ne savent pas quoi en faire et le transforment en un autre visage de terreur et de haine ?

Tel un animal abruti recevant sans cesse les flèches empoisonnées du silence — viande avariée — qu'est-ce qui peut bien pousser dans cette sombre caverne et comment l'enfant se transforme-t-elle de sacrifiée en menteuse ?

Ma vraie sœur assise en face de moi dans le salon. Bien calée dans sa chaise pendant que je lui parle avec ardeur, essayant de la convaincre, essayant de changer cette perception de moi qui lui cause tant de peine. Lentement, prudemment et froidement, pour que je n'en perde pas une seule miette cinglante, elle me dit : « Ça ne m'intéresse pas de comprendre ce que tu es en train de m'expliquer, je n'ai pas envie de t'entendre. »

Je n'ai jamais pu surmonter la colère due au fait que tu n'as pas voulu de moi comme sœur, ni comme alliée ni même à la rigueur comme un jouet un peu plus plaisant que le chat. Toi, tu n'as jamais surmonté la colère due au fait de mon apparition. Et que je suis différente mais pas assez différente. Une femme a les yeux de ma sœur qui ne m'a jamais pardonné d'être apparue avant qu'elle ait gagné l'amour de sa mère, comme si quelqu'un le pouvait d'ailleurs. Une autre femme avec les pommettes hautes de mon autre sœur, qui voulait diriger, mais à qui on n'avait appris qu'à obéir. Et qui, maintenant, contrôle les gens par l'obéissance et la passivité.

Qu'espérons-nous que l'autre devienne, si elle n'est pas en paix avec nous ? Je ne peux pas t'exclure comme j'exclus les autres, alors je peux peut-être te détruire. Dois-je te détruire ?

Nous ne nous aimons pas nous-mêmes, donc nous ne pouvons

pas nous aimer les unes les autres. Parce que dans le visage des autres, nous voyons le nôtre, ce visage sans cesse désiré. Parce que nous avons survécu, et survivre fait grandir l'envie d'être soi. Un visage que nous n'avons jamais cessé de désirer tout en essayant de l'effacer.

Pourquoi ne nous regardons-nous jamais les yeux dans les yeux ? Nous attendons-nous à trouver la trahison ou la reconnaissance dans le regard des autres ?

Si au moins une fois nous pouvions ressentir la douleur du sang de toutes les femmes Noires, tel un torrent en crue nous noyant ! J'ai réussi à surnager, soutenue par une colère si profonde envers ma solitude que je n'ai pu qu'aller de l'avant vers la survie.

*Quand on ne peut influencer une situation, il est sage de se retirer*⁶.

Chaque femme Noire en Amérique a survécu à des générations de haine ; même dans les vitrines des confiseries de notre enfance, des bonbons en forme de négrillons bruns étaient autant de témoins à charge contre nous. Nous avons survécu aux crachats que le vent faisait atterrir sur nos chaussures d'enfants et aux sparadraps rose clair, aux tentatives de viols sur des toits en terrasse et aux mains baladeuses du fils du concierge, à la vue de nos copines explosées en mille morceaux à l'école religieuse et nous avons ingurgité ce dégoût comme une chose naturelle. Nous avons dû avaler tant de haine que nos cellules ont appris à fonctionner avec, parce que c'était ça ou mourir. Le vieux roi Mithridate avait appris à ingérer de l'arsenic à petites doses, se montrant ainsi plus malin que ses empoisonneurs, mais je n'aurais pas aimé l'embrasser sur la bouche ! Maintenant, nous nions qu'une telle haine ait jamais existé parce que nous avons appris à la neutraliser en nous, et la réaction catabolique rejette ses déchets de fureur toxiques même quand nous aimons.

6. Tiré du *I Ching*.

*Je vois de la haine
J'en suis baignée, je m'y noie,
Depuis le début de ma vie, ou presque
C'est l'air que je respire,
l'aliment que je mange, la substance de ce que je perçois;
l'élément le plus constant de mon existence
c'est leur haine.
Je suis trop jeune pour mon histoire⁷.*

Non pas que les femmes Noires fassent si facilement couler le sang émotionnel de leurs pareilles, mais nous avons tellement souvent saigné que la douleur de ce bain de sang en devient presque banal. Si j'ai appris à manger de de ma propre chair dans la forêt — affamée, me lamentant, apprenant la leçon de la louve qui se ronge la patte pour se libérer du piège —, si je dois boire mon propre sang, assoiffée, pourquoi ne devrais-je pas boire le tien jusqu'à ce que tes bras chéris pendent morts, telles des guirlandes fanées, sur ma poitrine, et que je pleure ta disparition, ô ma sœur, comme je pleure nos disparus.

Quand, par inadvertance, l'une d'entre nous échappe à cette haute dose protectrice de rage et de dédain méprisant, quand elle vient vers nous sans respirer le mépris ou la réserve par tous ses pores, ou sans ce regard obstinément coupant et soupçonnant que nous réservons à nos pareilles, quand elle s'approche sans faire suffisamment attention, elle est taxée de *naïveté* — anathème moqueur —, c'est-à-dire pas programmée pour l'attaque défensive précédant l'interrogatoire. Plus encore que *confuse*, *naïve* est l'injure majeure entre nous.

Des femmes Noires, rongant notre propre cœur pour nous

7. Tiré de « Nigger » de Judy Dothard Simmons, dans *Decent Intentions*, Blind Begger Press, P.O. Box 437, Williamsbridge Station, Bronx, New York 10467, 1983.

nourrir dans une maison vide un village vide une ville vide à la morte saison, pour chacune d'entre nous, une année, le printemps ne reviendra pas — nous avons appris à apprécier le goût de notre propre chair avant toute autre. parce que c'était la seule autorisée. Et nous sommes devenues secrètement précieuses les unes pour les autres et terriblement dangereuses. Je parle d'une colère si énorme et implacable, si corrosive, qu'elle détruit ce dont elle a le plus besoin pour sa propre solution, dissolution, résolution. Mais nous voici essayant de nous regarder les yeux dans les yeux. Même si nos paroles ont le goût amer de la voix d'une femme égarée, nous parlons.

II

Une femme Noire travaille année après année, tenue à vivre sa vie comme elle peut, les enfants à nourrir et habiller et aimer comme elle peut pour leur donner assez de force pour ne pas se laisser enkyster comme des marrons d'Inde, sachant, du début à la fin, qu'elle doit soit les tuer, soit finalement les envoyer dans le pays mortifère, le labyrinthe blanc.

J'étais assise à notre table, le jour de Thanksgiving, écoutant ma fille parler de son université, et des horreurs de cette volonté de la rendre invisible. Au fil des ans, j'ai noté ses rêves où elle était tuée par eux, des rêves parfois glorieux, parfois misérables. Elle me raconte les professeurs qui font mine de ne pas comprendre des questions simples et la regardent comme si elle était une tumeur bénigne — donc sans pouvoir — mais déplaisante. Elle pleure. Je la prends dans mes bras. Je lui dis de ne pas oublier que l'université n'a pas prise sur elle, car elle a un chez soi. Mais je l'ai laissée partir vers cette jungle peuplée de fantômes, ne lui ayant appris qu'à courir vite, à siffler, à aimer et à ne pas s'enfuir. Sauf si nécessaire. Ce n'est jamais suffisant.

Nous, femmes Noires, livrons nos enfants à cette même haine qui marqua notre jeunesse au fer rouge de la perplexité, espérant leur avoir enseigné ce qui les aidera à créer des chemins nouveaux, moins chers payés, pour survivre. Sachant que je ne les ai pas égor-gés à la naissance, que je n'ai pas arraché leurs petits cœurs avec mes dents, par désespoir, comme certaines de mes sœurs l'ont fait, enchaînées à des cadavres, sur les bateaux d'esclaves, je m'étais donc préparée à ce moment.

*Le prix du pouvoir qui augmente est une opposition qui aug-mente*⁸.

J'écoutais, assise, ma fille parler de ce monde tordu, qu'elle était déterminée à réintégrer en dépit de tout ce qu'elle décrivait, car elle estime que connaître ce monde-là fait partie d'un arsenal qu'elle peut utiliser pour le changer. Je l'écoutais, cachant mon douloureux besoin de la faire revenir dans mon fragile cocon protecteur. Je la regardais trouver son chemin — c'est ce qu'elle voulait —, sentant sa rage croître et décroître, sentant sa colère monter contre moi parce que j'étais incapable de l'aider ou de le faire à sa place, chose qu'elle n'aurait pas permise de toute façon. Toutes les mères voient leurs filles partir. Les mères Noires le perçoivent comme un rite sacrificiel à travers ce voile de haine jeté comme une coulée de lave sur le chemin de leurs filles. Toutes les filles voient leurs mères partir. Les filles Noires le perçoivent à travers le voile menaçant de l'isolement qu'aucune confiance chaleureuse ne peut percer.

Le mois dernier, j'ai tenu une femme Noire dans mes bras qui me disait en sanglotant sa douleur et sa perte de la mort de sa mère. Sa perte inconsolable — le vide émotionnel du paysage qu'elle voyait devant elle — sortait de sa bouche du fond d'une solitude inacces-sible qui jamais plus ne permettrait à une autre femme Noire de s'approcher, de lui devenir chère. Elle m'a dit : « Le monde est divisé en deux types de personnes : celles qui ont leur mère et celles qui ne

8. Tiré du *I Ching*.

l'ont pas. Et maintenant, je n'ai plus de mère. » J'ai compris qu'elle disait qu'aucune autre femme Noire ne la verrait telle qu'elle était, quelqu'une à qui faire confiance et qui lui ferait confiance. Dans son cri de solitude, j'ai entendu l'origine du roman d'amour entre les femmes Noires et leurs mamans.

Petites filles Noires à qui la haine enseigne le désir de devenir n'importe qui d'autre. Nous regardons de travers notre sœur parce qu'elle nous renvoie ce que le monde, sauf notre mère, sait — que nous sommes détestables ou laides, nulles de toute façon. N'étant ni des garçons, ni blanches, nous n'avions d'importance que pour nos mamans.

Si nous pouvions apprendre à nous reconnaître et à nous accepter nous-mêmes, comme nous l'étions par nos mamans, nous serions capables de nous voir les unes les autres plus clairement et de nous traiter de façon plus directe.

Je pense à la dureté qui régit si souvent tout contact entre nous, femmes Noires, ce jugement, cette manière de se mesurer, ce cruel refus de communiquer. Je sais que parfois il vaut mieux ne pas être d'accord avec une autre femme Noire. Il vaut mieux l'ignorer, prendre mes distances, l'éviter, n'avoir rien à faire avec elle. Pas seulement parce qu'elle m'irrite mais parce qu'elle peut me détruire par la cruauté de sa réaction à ce qu'elle va décoder comme un affront, c'est-à-dire moi. Ou bien, c'est moi qui pourrait la détruire, pour la même raison. Les peurs sont semblables.

Une fois intégrés les aspects spécifiques de ma vie de femme Noire, aspects multipliés par mes deux enfants et par tous les jours de toutes nos vies Noires additionnées, et cela sans trébucher sous le fardeau — quelle femme Noire n'est pas une célébration, comme l'eau, la lumière du jour, le roc —, est-ce surprenant que ma voix soit si dure ? Maintenant, je veux faire l'effort d'en prendre conscience pour ne pas utiliser cette dureté là où elle est le moins méritée —

contre mes sœurs.

Pourquoi les femmes Noires utilisent-elles une voix chargée de colère et de déception entre elles ? Qui cherchons-nous à détruire quand nous nous agressons avec ce timbre de voix qui anéantit de façon si prévisible, si efficace ?

Nous nous rabaissons à notre dénominateur commun le plus bas, puis nous essayons d'oblitérer ce que nous désirons tant aimer et toucher, ce moi problématique, non revendiqué mais féroce ment protégé contre les autres.

Cette cruauté entre nous, cette rudesse, est une partie de la haine inoculée depuis notre naissance par ceux qui voudraient en faire une injection létale. Mais nous nous sommes adaptées, nous avons appris à l'absorber et à en faire usage, sans y regarder de trop près.

Mais à quel prix ! Pour supporter ce climat, nous nous sommes transformées en pierres et maintenant nous nous meurtrissons au contact de l'autre la plus proche. Comment changer de cap pour que chaque visage de femme Noire rencontrée ne soit pas celui de ma mère ou de ma meurtrière ?

Je t'ai aimée. J'ai rêvé de toi. Dans mon sommeil, je t'ai parlé pendant des heures, assises sous un arbre à soie, dans les bras l'une de l'autre ou bien tressant nos nattes et nous huilant le dos. Et chaque fois que je te croise dans la rue, au bureau de poste ou derrière le bureau de l'assistance médicale, j'ai envie de te tordre le cou.

Il y a tant de bonnes raisons dans la vie de chacune de nous d'être en rage, rage qui se multiplie et nous divise.

- Femmes Noires à qui on dit que nous pouvons faire mieux, que nous sommes pires, mais jamais égales. Aux hommes Noirs. Aux autres femmes. Au genre humain.
- L'universitaire féministe blanche qui me dit combien elle est

contente de la parution de *Ce pont qu'on nomme mon dos*⁹, car maintenant elle va pouvoir se confronter au racisme sans devoir faire face à la stridence des femmes Noires (non diluées avec d'autres couleurs). Ce qu'elle veut dire, c'est qu'elle pourra éviter de se confronter à sa teneur de la négritude et à sa répulsion et à la colère des femmes Noires. Autrement dit, allez-vous-en, avec vos sales visages si laids, si méchants, grimaçants tout le temps.

- Le réalisateur raciste avec qui je crois m'être comportée avec patience et gentillesse. Je n'ai pas bousillé sa fichue caméra. Je lui explique comment je me sens face à son aveuglement raciste et aussi comment nous pouvions changer son film pour lui donner du sens. Il a probablement appris quelque chose sur l'image que l'on peut donner des Noirs. Puis je suis rentrée chez moi et j'ai presque foutu le feu à ma maison et à mon amante, pour des cartons d'invitation mal imprimés. Incapable de comprendre la source de cette rage.
- Un homme Noir, condamné à la prison pour avoir torturé des femmes et des enfants. L'armée l'avait entraîné à être un tueur. Il écrit son journal dans sa cellule de condamné à mort : « Je suis le type de gars que vous rencontrerez le plus souvent au volant d'une mercedes et derrière le bureau de cadres supérieurs d'une centaine de grandes entreprises. » Il a raison. Sauf qu'il est Noir.

Comment faire pour ne pas diriger contre nous-mêmes cette colère que nous avons envers eux ? Comment me libérer du poison dont j'ai été gavée de force comme une oie jusqu'à régurgiter de la colère à la moindre tentative d'un geste affectueux ? « *Oh ma sœur, tes épaules à la carrure guerrière, ta chevelure au vent...* » Nous avons

9. *Ce pont qu'on nomme mon dos : écrits de femmes de couleur radicales* (*This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*) publié par Cherrie Moraga et Gloria Anzaldua, Kitchen Table : Women of Color Press, New York, 1984.

toutes appris le pouvoir de la destruction. C'est la seule chose qu'ils nous ont permis, et pourtant, voilà que nos paroles de nouveau se rejoignent.

Il est difficile de se construire un modèle de soi sain et salubre quand on nous renvoie des images synonymes de saleté. Mais ce n'est pas impossible. Après tout, il y a une raison à notre survie (Comment dois-je définir mon influence sur cette terre ?) Je commence par trouver les bonnes questions.

Chère Leora,

L'entrée de deux femmes Noires dans une relation thérapeutique ou analytique signifie le début d'un voyage risqué dans des contrées encore inexplorées. Il n'y a pas de prototypes, pas de modèles, pas de sources de connaissance objective autres que nous-mêmes pour comprendre la dynamique spécifique des femmes Noires en interaction. C'est pourtant cette interaction qui influence aussi tous les autres mécanismes psychiques de la profondeur qu'on ausculte. C'est pour étudier cette interaction que je fais la démarche de te consulter et je comprends maintenant que cela implique de trouver mon chemin à travers nos ressemblances et nos différences ainsi qu'à travers nos histoires de méfiance, de calcul et de désir.

Parce qu'elle n'a jamais été faite auparavant ou du moins jamais consignée, cette recherche particulière est douloureuse, chargée de la vulnérabilité liée à tout examen minutieux de soi, mais aussi des embûches venues du fait que nous sommes des femmes Noires dans un monde d'hommes blancs, des femmes Noires qui ont survécu. C'est une recherche souvent mise de côté, considérée comme sans importance ou hors sujet. EXEMPLE : je ne sais combien de bonnes psychothérapeutes blanches m'ont dit : « Quelle différence ça fait que je sois blanche ou noire ? » alors que ça ne leur viendrait pas à l'idée de dire « quelle différence ça fait que je sois un homme ou une femme ? » EXEMPLE : je ne sais pas qui te supervise mais je parie que ce n'est pas une autre

femme Noire.

Je dirais donc que ce territoire entre nous est nouveau, effrayant, urgent aussi, truffé de pièces explosives provenant de nos histoires raciales individuelles, qu'aucune de nous n'a choisies mais dont chacune porte les cicatrices. Des cicatrices bien particulières. Pourtant, nous partageons une histoire commune parce que femmes Noires dans un chaudron raciste et sexiste, cela signifie que ce voyage est en partie le tien, aussi.

Il y a de nombreuses zones perturbées chez moi qui ne seront ni nouvelles ni problématiques pour une psychothérapeute aussi entraînée et douée que toi. Je pense que tu es une femme courageuse et je te respecte pour cela, pourtant je doute que ta formation t'ait préparée à explorer le nœud de besoin, peur, méfiance, désespoir et espoir qui agit entre nous, et certainement pas à la profondeur nécessaire. N'étant ni blanches ni hommes, nous appartenons à un groupe d'êtres humains considéré comme ne méritant pas ce genre d'intérêt et d'étude. Donc, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes, avec ou sans le courage d'utiliser cela pour continuer à explorer et clarifier en quoi ce qu'il y a entre nous a de l'influence sur nous, femmes Noires, et sur le travail que nous effectuons ensemble.

Si nous ne le faisons pas ensemble, chacune d'entre nous devra le faire un jour, ailleurs. Je sais ces choses : mais je ne sais pas encore quoi faire avec. Mais je veux intégrer tous ces aspects pour qu'ils servent ma vie et mon travail et pas seulement par sentiment de sécurité. Je ne sais comment ils peuvent éclairer et faire progresser ta vie et ton travail mais je suis convaincue qu'ils le peuvent : c'est à la fois la bénédiction et la malédiction du poète de percevoir sans pouvoir donner un sens à ses sensations, et c'est l'autre nom du Chaos.

Mais c'est, bien sûr, à partir du Chaos que de nouveaux mondes sont nés.

Au plaisir de te rencontrer, les yeux dans les yeux.

Audre

III

Il y a eu tant de décès et de pertes autour de moi récemment, ceci dit sans métaphore, que parfois je me sens prise au piège d'un unique langage : celui de la souffrance qu'il faut endurer. C'est pareil avec la colère. Je me suis trop souvent mise en colère ces derniers temps, à moins que ce ne soit mon moteur qui s'essouffle, s'épuise et laisse la colère se glisser au milieu des échanges les plus importants.

C'est peut-être pour ça qu'il est plus facile pour les femmes Noires de s'entendre avec les femmes blanches, même si la communication débouche souvent sur une impasse émotionnelle. Parce qu'avec les femmes blanches, il existe un niveau moyen d'interaction possible et acceptable, une limite émotionnelle des relations de soi face à la conscience des autres.

Alors pourquoi n'est-ce pas pareil avec Frances qui est blanche et à qui je m'ouvre plus intimement qu'à aucune autre ? Quand je parle de Frances et de moi, je parle de la profondeur mais aussi de l'ampleur de notre relation, nos différences s'additionnant sans se fondre. Je parle aussi d'un amour modelé par notre engagement commun à travailler dur, et à se confronter durant des années, chacune refusant de se contenter de ce qui est facile, simple, commode.

Ce niveau moyen d'interaction possible entre femmes Noires et femmes blanches est de toute façon moins menaçant que l'enchevêtrement de besoins inconnus et de fureurs que rencontrent deux femmes Noires désireuses de s'investir émotionnellement, ce, quel que soit le contexte de leur relation. C'est vrai pour des collègues de bureau, des militantes ou des amantes. Mais C'est en dénouant ce fouillis que des visions nouvelles de soi et des relations entre femmes Noires vont émerger. Je répète, je parle ici de relations sociales parce qu'il est crucial d'examiner cette dynamique entre des femmes qui sont amantes et entre des femmes qui ne le sont pas.

Je me demande si je n'utilise pas ma guerre contre le racisme pour éviter une autre souffrance encore plus sans réponse ? Et si

c'est le cas, est-ce que parfois ça n'affaiblit pas l'énergie que je mets à combattre le racisme, la rendant plus confuse ou sujette à des déceptions et des stress inattendus. Les blancs ne pourront jamais nous valider. Par exemple : si aujourd'hui on extirpait le racisme existant dans les relations entre femmes Noires et femmes blanches, ces relations gagneraient en profondeur, mais jamais elles ne pourraient satisfaire ce besoin précis qu'une femme Noire a d'une autre femme Noire partageant nos connaissances, nos traditions, notre histoire. Ce sont deux combats complètement différents. L'un est la guerre contre le racisme des blancs ; l'autre est la nécessité pour les femmes Noires de confronter et dépasser les mécanismes racistes à la base de nos carences affectives les unes envers les autres. Et ces combats ne sont absolument pas semblables.

Mais parfois, on préfère la colère de l'indignation à la sourde meurtrissure de la perte, perte, perte. Ma fille a quitté son temps de fille à la maison. Des amies me quittent pour une raison ou une autre.

...au fur et à mesure que celles qui apparemment se rassemblent vieillissent, la nature souligne leur unicité, et leurs différences deviennent plus évidentes¹⁰.

Combien de fois ai-je exigé d'une autre femme Noire ce que je n'avais pas osé me donner : approbation, confiance, espace nécessaire au changement ? Combien de fois ne lui ai-je pas demandé de surmonter la différence, la méfiance, le soupçon, l'ancienne souffrance ? Et combien de fois n'ai-je pas exigé qu'elle franchisse seule les abominables obstacles de notre mépris si bien appris, comme un animal dressé à ne pas voir le précipice ? Combien de fois ai-je oublié de poser cette question ?

Pourtant, ne suis-je pas en train de te tendre la main de la seule

10. Tiré du *I Ching*.

façon que je comprenne ? Viens-tu vers moi avec ton propre langage ? Si je parviens à t'entendre malgré nos différences, pourras-tu, voudras-tu faire de même ?

Allons-nous explorer ces questions ou nous satisfaire de cette secrète distance qui n'est que le résultat de l'apprentissage de la leçon — accepter d'être privées les unes des autres, nostalgiques de nos rires, de notre sombre grâce, du partage et de la permission d'être nous-mêmes. Désir que nous refusons d'admettre la plupart du temps parce que sinon il faudrait en admettre le manque, la douleur de ce manque, persistante comme une fièvre et tout aussi épuisante ?

Recréons-nous cette mise en croix de chacune, la décision d'éviter, la cruauté, les jugements parce qu'on ne nous a pas permis d'avoir des déesses Noires, des héroïnes Noires, parce qu'on ne nous a pas permis de nous voir, nous et nos mères, dans notre splendeur, jusqu'à ce que cette splendeur devienne partie intégrante de notre sang et de nos os ? L'un des rôles de la haine est bien sûr de masquer et déformer cette beauté en nous qui est notre puissance.

J'ai faim de femmes Noires qui ne se détournent pas de moi avec colère ou mépris avant même de me connaître ou d'entendre ce que j'ai à dire. J'ai faim de femmes Noires qui ne se détournent pas de moi si elles ne sont pas d'accord avec ce que je dis. Après tout, ne parlons-nous pas des multiples combinaisons tirées des mêmes sons empruntés ?

Parfois, explorer nos différences c'est comme aller au combat. Je me projette avec appréhension dans l'orbite de chaque femme Noire que je veux rencontrer, lui offrant à bout de bras ce que j'ai de mieux : moi-même. Est-ce différent pour elle ? Se sent-elle jugée par moi au moment où je me sens terrifiée, prête à son rejet, sa trahison, à être mise à mort par son rire goguenard ?

La plupart des femmes Noires de ma connaissance pensent que je pleure trop, ou que je le montre trop en public. On m'a dit que

mes latines me font paraître douce et donc sans grande importance. Comme si notre douceur était le prix à payer pour notre pouvoir, au lieu d'être le prix le plus facilement et le plus souvent payé.

Je me bats contre des images cauchemardesques en moi, je les vois, elles sont miennes ; je sais qu'elles ne m'ont pas détruite avant, et ne me détruiront pas maintenant si je les nomme, si j'avoue combien elles m'ont marquée, que ma mère m'a appris à survivre tout en m'apprenant à craindre ma propre Négritude. « Ne fais pas confiance aux blancs, ils ne nous veulent pas de bien ; ne fais pas confiance à une personne qui a la peau plus sombre que toi parce que son cœur est aussi noir que son visage » (et j'étais où, moi, la plus foncée de la famille ?)

Aujourd'hui, encore, ça me fait mal d'écrire ces mots. Et combien de messages de ce genre avons-nous toutes reçus de mille façons et sur tous les tons ? Et comment extirper ces messages de notre conscience si nous ne pouvons avant tout reconnaître ce qu'ils véhiculent et combien ils sont dévastateurs ?

IV

Qu'est-ce qu'il faut pour être dure ? Apprendre la cruauté ?

Maintenant, il doit bien y avoir une voix prête à dire que les femmes Noires se sont entraïdées, n'est-ce pas ? C'est le paradoxe de notre conflit intime. Nous avons une longue tradition de liens et de soutien mutuel, et la mémoire des traces de cette tradition perdure en chacune de nous contrastant avec la colère et la méfiance engendrées par la haine de soi.

*Quand le monde s'est opposé à moi en fronçant les sourcils, c'est ma sœur qui m'a redonné ma prise de terre*¹¹.

11. Tiré de « Pour chaque femme ayant aimé une femme » de Bernice Reagon, chanson du groupe Sweet Honey in the Rock.

Écouter les paroles de cette chanson a toujours réveillé en moi le sentiment profond et poignant de la perte de quelque chose que j'aurais voulu ressentir, sans y arriver puisque que je ne l'avais jamais vécu. Certaines femmes Noires l'ont vécu. Pour d'autres, ce sentiment de pouvoir totalement compter sur nos sœurs est un rêve que nous travaillons à réaliser, le sachant possible mais difficile à cause de cette peur, cette méfiance qui existent entre nous et nous séparent.

Notre colère, tel un métal trempé au feu de notre survivance, cachée derrière nos paupières baissées ou jetant des éclairs dans nos regards aux moments les plus imprévus : en levant la tête d'entre les jambes ouvertes d'une amante, pendant que je relis mes notes en plein milieu d'une conférence — et j'en perds presque le fil de ma pensée —, ou à la caisse du supermarché, en remplissant des formulaires au guichet du chômage, ou bien en sortant d'un taxi sur Broadway au bras d'un homme d'affaires du Lagos, passant devant moi quand j'ouvre la porte d'un magasin, juste un regard vite échangé, furieux, cinglant, mes sœurs ! Quand elle était petite, ma fille me demandait toujours : « C'est quoi qui te met en colère, maman ? »

En tant que femmes Noires, nous avons trop souvent gaspillé nos colères, nous les avons enterrées, attribuées à d'autres, jetées avec violence dans des océans de sexisme et de racisme, sans écho en retour, on se les est jetées à la figure, en se baissant pour en éviter l'impact. Mais le plus souvent, nous essayons de ne pas en discuter ouvertement, sauf derrière un camouflage de politesse raide et impénétrable. La rage vécue comme illicite, injustifiée, est gardée secrète, sans nom, toujours retenue. Nous sommes gorgées à ras bord de fureurs contre nous-mêmes, contre les autres, terrifiées de les regarder de plus près au risque d'être montrées du doigt et identifiées pour ce que nous avons toujours senti et parfois préféré être — seules. Il y a, bien sûr, plein d'occasions dans nos vies où l'usage

de la colère est justifiée, assez pour en remplir plusieurs vies. Nous savons éviter la confrontation. C'est tellement plus facile d'examiner cette colère dans des situations (relativement) simples et sans enjeu. C'est tellement plus facile d'exprimer notre colère dans ces relations à moyen terme qui ne comportent pas un risque de mise à nu. Reste cependant cette faim de quelque chose de connu, une faim d'authentique communion, faim pour la sœur avec qui partager.

C'est dur de tenir tête à l'agression et au rejet des blancs, de voir notre identité sexuelle haïe et attaquée. C'est encore plus dur de se confronter au rejet d'une femme Noire qui ne voit dans mon visage que celui que lui renvoie son propre miroir, qui a peur, dans la forme de mes yeux, de reconnaître les siens. Trop souvent, entre femmes Noires, cette peur est aussi nourrie par la peur de perdre l'homme, ce compagnon présent ou désiré. Parce qu'on nous a aussi appris qu'acquérir un homme est la seule vraie mesure de notre succès, même s'ils ne restent presque jamais.

Chaque femme Noire émet un jugement muet sur une autre, son aspect, son comportement, l'impression qu'elle fait sur les autres. Elle devient la première victime de son évolution. Elle se mesure à l'impossible. Elle se mesure à ce qu'elle ne souhaite pas vraiment être. Elle ne veut pas accepter ses contradictions et sa beauté. Elle voudrait que l'autre femme s'en aille. Ou qu'elle se transforme en quelqu'un d'autre, n'importe qui sauf une femme Noire. Elle a déjà assez de mal à s'accepter. « Pourquoi n'apprends-tu pas à bien te tenir ? dit-elle à l'autre femme. Ne comprends-tu pas que ton comportement minable se répercute sur nous toutes ? À ta place, je suis sûre que je ferais mieux que toi ! T'as rien de mieux à offrir ? Regarde les filles blanches ! Peut-être qu'on pourrait demander à l'une d'elles de te faire une démonstration ? » L'autre femme reste coite. Trop occupée à ne pas s'effondrer. Elle ne va pas pleurer ; ses larmes se figent en petits cailloux pointus qui jaillissent de ses yeux

et se plantent dans le cœur de la première femme, laquelle va vite cicatriser en croyant que les cailloux sont la source de sa douleur.

V

Il y a des mythes d'autoprotection qui nous maintiennent divisées, qui génèrent dureté et cruauté là où nous aurions surtout besoin de douceur et de compréhension.

1. La courtoisie ou la politesse requiert qu'on ne se regarde pas en face les unes les autres, on s'évalue donc à coups de regards en biais, par en-dessous. À tout prix, ne pas voir l'image de la peur. Si on dit « quelle belle bouche ! » on pourrait entendre « tu as vu ses grosses lèvres ? » Donc, on garde une distance discrète entre nous et c'est cette distance qui fait que je te ressemble moins, que tu me ressembles moins. Quand il n'y a pas de rapport du tout entre les gens, la colère est un bon moyen de les rapprocher, d'établir un contact. Mais quand il existe de vrais rapports qui sont problématiques, effrayants ou non reconnus, la colère est le meilleur moyen de nous séparer, de maintenir une distance entre nous.

2. Étant donné que parfois, on monte au créneau pour défendre les autres contre l'extérieur, on n'a pas besoin d'en venir à la dévalorisation et au rejet entre nous ; mais se tenir les coudes face à l'extérieur n'équivaut pas à s'aimer les unes les autres. C'est plutôt « qui se ressemble s'assemble ». Ça ne veut pas dire apprécier cette *semblable* ni notre besoin d'elle, même quand cette *semblable* est la seule et fragile ligne de démarcation entre mourir et vivre.

Parce que si je prends pour argent comptant l'estimation faite de moi par le monde des blancs : femme-Noire-synonyme-d'immondices, alors, au fond de moi, je suis convaincue de n'être bonne à rien. Mais c'est très dur de regarder en face ce condensé de haine. C'est plus facile de penser que tu n'es bonne à rien parce

que tu es comme moi. C'est pourquoi, quand tu me soutiens parce que tu es comme moi, ça confirme juste que toi aussi tu ne vaux rien, comme moi. Pas moyen de gagner à ce petit jeu : une nullité soutenant une nullité, et quelqu'un doit payer les pots cassés et c'est pas moi, tu peux me croire ! Quand je suis consciente de ma propre valeur, je peux reconnaître la tienne.

3. La perfection est possible, c'est une aspiration justifiée pour chacune d'entre nous, et pour y arriver, il suffit de faire partie du genre humain. (Notez combien cela nous rend utiles aux institutions de notre pays !) Si tu es comme moi, il faudra faire beaucoup mieux que moi pour être juste assez bonne. Et tu ne le seras jamais assez, de toute façon, malgré tous tes efforts, puisque tu seras toujours une femme Noire comme moi. (« Pour qui elle se prend, celle-là ? ») Donc tout comportement ou idée acceptable ou même envisageable de la part de n'importe qui est absolument intolérable si ça vient de toi, mon reflet. Si tu n'es pas LEUR image de la perfection, et ce n'est pas possible puisque tu es une femme Noire, alors tu portes atteinte à mon image.

Nous ne sommes jamais à la hauteur dans l'opinion que nous avons les unes des autres.

Toutes les fautes deviennent les miroirs magnifiants des défauts dont je me sens menacée. Donc je dois t'attaquer en premier avant que nos ennemis nous confondent.

Ils le feront de toute façon.

Oh mère, pourquoi avons-nous pour combattre des épées de nuages et des javelots de poussière ? « Pour qui te prends-tu, hein ? » Tu es celle que j'ai tellement peur de (ne jamais) rencontrer.

VI

Le langage qui nous a appris à nous méfier de nous et de nos

sentiments est aussi celui que nous utilisons pour nous rejeter et nous méfier les unes des autres.

Trop jolie — trop laide. Trop noire — trop claire. Fausse. Je l'ai toujours su. Qui l'a dit !

Tu es trop contestable pour que je t'écoute. Tu parles LEUR langage. Tu ne parles pas LEUR langage. Pour qui te prends-tu ? Tu te crois meilleure que les autres ? Tire-toi !

Nous refusons de renoncer à la distance créée artificiellement entre nous ou d'examiner de près nos vraies différences pour les transformer en communication constructive. Je suis trop différente de toi pour pouvoir communiquer. C'est-à-dire je dois prouver que je ne suis pas toi. Ainsi le chemin de la colère est-il pavé de la peur réciproque non exprimée du jugement de l'autre. On ne nous a pas permis de nous découvrir en tant que femme Noires en Amérique : nous nous montrons sous le déguisement de mythes, stéréotypes et exigences de l'extérieur, des définitions qui ne sont pas les nôtres. « Tu es mon groupe de référence, mais je n'ai jamais travaillé avec toi. » Comment me juges-tu ? Aussi Noire que toi ? Pas assez Noire ? De toute façon, je ne ferai jamais l'affaire...

Nous sommes des femmes Noires, toujours définies comme pas-assez-bonnes. Je dois surmonter ce handicap en devenant meilleure que toi. Si j'exige assez de moi, j'arriverai peut-être à ne pas devenir ce qu'ils disent que nous sommes, à être différente de toi. Si je me différencie suffisamment, alors je ne serai peut-être plus une « sale négresse ». Si je te rends différente de moi, j'aurai moins besoin de toi. Je vais devenir forte, la meilleure, la meilleure en tout, je vais devenir la meilleure des meilleures parce que je n'ose pas être autrement. C'est ma seule chance d'être assez bonne pour devenir humaine.

Si je suis moi-même, tu ne peux pas m'accepter. Mais si tu peux m'accepter, alors ça veut dire que je suis ce que tu voudrais être, et donc je ne suis pas « la vraie ». Toi non plus, d'ailleurs. QUE LA

VRAIE FEMME NOIRE SE LÈVE S. V. P. !

Nous prenons soin de notre coupable secret, enfoui sous des vêtements élégants, du maquillage de luxe, des crèmes éclaircissantes (eh oui ! encore maintenant !) et des crèmes défrisantes qu'on fait passer pour des permanentes. Celle d'entre nous qui s'écarte de ce camouflage prescrit se fait agresser de manière précise et dévastatrice par un instinct tueur.

Agir comme une initiée, ressentir comme une étrangère, c'est maintenir notre dévalorisation en tant que femmes Noires tout en croyant la surmonter. Et la militance ne sera pas le salut de nos âmes, même si c'est un travail justifié et nécessaire. Il est vrai que sans action politique, nous ne pouvons pas espérer survivre assez longtemps pour changer quoi que ce soit. Et se renforcer personnellement est l'acte politique le plus fondamental, et le plus difficile.

Quand nous n'essayons pas d'identifier la confusion des sentiments qui règnent entre nous, mes sœurs, nous continuons à la perpétuer de mille façons blessantes et improductives. Ne nommant jamais l'ancienne douleur pour aller au-delà. Comme si nous nous étions secrètement juré de ne jamais en parler, car exprimer cette souffrance inexplorée s'accompagnerait d'autres blessures anciennes et inexprimées, gravées dans notre colère accumulée et jamais exprimée. Et cette colère — qui nous vient des égos écorchés de notre enfance — utilise comme arme une cruauté sans limites, apprise trop tôt dans les lugubres batailles de la survie. « Tu ne tiens pas le coup, hein ? Bien fait ! » Les Douzaines. Un jeu parmi les Noirs, censé être une amicale compétition à base d'injures ; en fait un entraînement crucial pour apprendre à avaler des insultes sans frémir.

Notre enfance est une partie du prix payé pour apprendre à survivre. On ne nous permet pas d'être des enfants. Les enfants devraient avoir le droit de jouer pour apprendre peu à peu la vie, mais pour un enfant Noir, chaque action peut avoir des conséquences

très graves, et plus encore pour une fillette Noire. Demandez donc aux fantômes des quatre petites filles Noires explosées avec la bombe à Birmingham. Demandez à Angel Lenair, Latonya Wilson ou Cynthia Montgomery, les trois filles victimes du tristement célèbre meurtre d'Atlanta, des meurtres jamais élucidés.

Parfois, j'ai l'impression que si je devais ressentir dans sa globalité toute la haine que, femme Noire, j'ai reçue en pleine figure, si je devais accepter en pleine conscience ce qu'elle signifie vraiment, je mourrais sous cet horrible et lugubre fardeau. Est-ce pour ça qu'une sœur m'a dit « les blancs ressentent, les Noirs font » ?

C'est vrai qu'en Amérique, dans la plupart des cas, les blancs ont plus de temps et de place pour se permettre le luxe d'ausculter leurs émotions. Les Noirs, dans ce pays, ont toujours dû donner la priorité au dur et incessant labeur nécessaire à la survie à un niveau très concret et urgent. Mais il ne faudrait pas céder à la tentation de croire que nous n'avons pas besoin d'examiner nos sentiments ; ou qu'ils ne sont pas importants, ayant été utilisés si souvent pour nous stéréotyper et nous infantiliser ; ou bien que ces sentiments ne sont pas vitaux pour notre survie ; ou, pire encore, que c'est une vertu d'apprendre courageusement à ne pas y prêter attention, mais c'est une bombe à retardement reliée à nos émotions.

Je commence à faire la distinction, dans mon vécu, entre la douleur et la souffrance. La douleur est un événement, une expérience, qu'il faut identifier, nommer, afin de l'utiliser, pour que cette expérience évolue, se transforme en autre chose, en force, ou en connaissance, ou en action.

La souffrance, elle, est le cauchemar résultant de la répétition d'une douleur non investiguée, non digérée. Quand je ressens une douleur sans la reconnaître et en prendre conscience, je me prive de la force générée par l'usage de cette douleur, cette force qui va me rendre capable d'aller au-delà. Je me condamne, alors, à revivre cette douleur encore et encore, chaque fois qu'une personne proche

la déclenche. Ça c'est de la souffrance, une répétition à laquelle il est difficile d'échapper.

Il est vrai que remédier à une vieille douleur, c'est un peu comme se taper la tête contre un mur. Dans ces cas-là, je me répète que J'AI DÉJÀ VÉCU ÇA, ET SURVÉCU.

Parfois, la colère qui existe entre femmes Noires n'est pas examinée parce que, pour se protéger et survivre, nous dépensons tant d'énergie à surveiller sans cesse les autres qu'il n'en reste pas assez pour se comprendre soi-même. Parfois, nous ne l'examinons pas, parce que cette colère existe depuis si longtemps que nous ne savons plus ce que c'est ou bien nous croyons qu'il est normal de souffrir plutôt que d'éprouver de la douleur. Parfois aussi, parce que nous craignons ce que nous allons découvrir. Parfois, parce que nous croyons ne pas le mériter.

La répulsion sur le visage de cette femme, dans le métro, pendant qu'elle tire son manteau vers elle ; et moi qui pense qu'elle voit un cafard ! Mais j'ai vu la haine dans ses yeux, parce qu'elle a voulu que je voie cette haine pour me faire comprendre, comme seule une enfant peut comprendre, que je n'avais pas le droit de vivre dans son monde. Si j'avais été plus grande, j'aurais probablement ri, gueulé ou été blessée, mais en connaissance de cause. Mais je n'ai que cinq ans. Je vois, j'enregistre et ne peux décoder cette expérience ; elle est donc incomplète. Ce n'est pas de la douleur ; ça devient de la souffrance.

Comment te dire que je n'aime pas comment tu me regardes si, en le disant, j'ouvre la porte à toutes tes colères sans nom, engendrées par cette haine subie mais jamais reconnue ?

Donc, attirées l'une par l'autre mais sur nos gardes, nous exigeons la totale perfection que jamais nous n'exigerions de nos ennemis. Mais nous pouvons nous libérer de l'héritage de ce martyr, refuser de nous soumettre à cette charade amère d'isolement, de colère et de douleur.

J'ai souvent rencontré cette question dans des lettres de femmes Noires : « Pourquoi est-ce que je me sens une telle abomination, si isolée ? » J'entends souvent ce même refrain, avec des variations. Mais nous pouvons changer ce scénario. Nous pouvons apprendre à nous mater.

Qu'est-ce que ça veut dire pour des femmes Noires ? Ça veut dire édicter nous-mêmes la définition de notre identité, exprimer un souci attentif et une espérance de développement intérieur, ce qui est le début de l'approbation que nous n'attendions que de nos mères. Ça veut dire proclamer ma propre valeur par l'engagement que je prends pour la survie de cette notion en moi, ainsi que pour les autres femmes Noires. D'autre part, ça veut dire qu'à mesure que j'apprends ma propre valeur et mes réelles capacités, je refuse d'entreprendre moins que la quête rigoureuse de tous les possibles en moi, tout en faisant la différence entre mon potentiel et ce que le monde me pousse à faire pour prouver que je suis un être humain. Ça veut dire reconnaître mes succès, et être tendre avec moi-même, même quand j'échoue.

Nous pourrions nous voir les unes les autres quand nous commencerons à nous voir nous-mêmes ; nous nous verrons nous-mêmes quand nous nous verrons les unes les autres, sans se pousser en avant, sans se mépriser, sans récriminations, mais avec patience et compréhension quand nous n'y arrivons pas complètement, avec reconnaissance et valorisation quand nous y arrivons. Nous mater signifie apprendre à aimer ce que nous avons créé en lui donnant une identité, apprendre à être à la fois exigeantes et tendres devant le succès et l'échec, en faisant bien attention de ne pas prendre l'un pour l'autre.

Quand tu en viens à respecter la qualité du moment, tu n'auras pas besoin de cacher le vide avec des faux-semblants¹².

Nous devons reconnaître et nourrir les aspects créatifs de cha-

12. Tiré du *I Ching*.

cune de nous sans toujours savoir ce qui sera créé.

Moins nous aurons peur les unes des autres et plus nous nous valoriserons les unes les autres, plus nous serons à même de valoriser la reconnaissance que nous lisons dans nos propres yeux et dans ceux des autres, et de rechercher l'équilibre entre ces deux regards. Materner. Exiger le pouvoir d'être qui on veut, savoir qu'un tel pouvoir est relatif dans les réalités de nos vies. Savoir que c'est seulement par cette prise de pouvoir que nous pouvons vraiment changer la réalité. Materner signifie mettre de côté — sans mépris — ce qui, en nous, est faible, timide, endommagé, protéger et nourrir ce qui est nécessaire à la survie et au changement et explorer ensemble la différence.

J'ai souvenir d'une magnifique sculpture, très travaillée, originaire de la cour de la reine mère du Bénin, appelée « La puissance de la main ». Elle montre la reine mère, ses courtisanes et ses guerrières, assises en cercle pour la célébration de la capacité humaine à réussir dans les entreprises du quotidien, l'aptitude à créer à partir de rien. Au Dahomey, cette puissance est féminine.

VI

Faire de belles théories sur l'amour de soi n'est pas suffisant. Faire semblant non plus. Des femmes peuvent mourir dans de terribles souffrances, qui, dans leur vie, n'ont montré qu'un visage lisse et parfait. Je peux me permettre de me regarder en face, prendre le risque douloureux d'être qui je ne suis pas, puis apprendre à savourer le plaisir d'être moi. Je peux devenir amie avec les différentes parties de mon être, celles que j'aime et celles que je n'aime pas. Admettre que, presque tous les jours, je suis plus gentille avec l'idiot de mari de ma voisine qu'avec moi-même. Je peux me regarder dans la glace et apprendre à aimer la turbulente fillette Noire qui, autrefois, rêvait d'être blanche, ou n'importe quoi plutôt que ce qu'elle

était, puisque tout ce qu'elle n'avait pas le droit d'être était la totalité d'elle-même : la couleur de sa peau et la texture de ses cheveux, la nuance de ses genoux et de ses coudes, toutes choses à l'évidence inacceptables chez un être humain.

Apprendre à s'aimer en tant que femme Noire va plus loin que la répétition simpliste « Black is beautiful ». Ça ne va pas plus loin et plus profond qu'une appréciation superficielle de la beauté Noire, même si c'est un bon début, bien sûr. Mais si notre volonté de réappropriation s'arrête là, nous courons le risque de nous retrouver avec une autre évaluation superficielle de nous-mêmes, superposée à l'ancienne et tout aussi dommageable puisqu'elle s'arrête à la surface. Ce n'est certainement pas cela qui va nous donner davantage de pouvoir. L'acquisition du pouvoir sera le résultat de notre quête, au fur et à mesure que nous nous mettrons au service de nous-mêmes et des autres, au service de notre travail et de notre futur.

Je dois apprendre à m'aimer avant de pouvoir t'aimer ou d'accepter ton amour. Tu dois apprendre à t'aimer avant de m'aimer ou d'accepter mon amour. Savoir que nous méritons d'être touchées avant d'aller à la rencontre l'une de l'autre. Ne pas cacher que nous nous en sentons indignes, avec des « je ne te veux pas » ou « ça n'a pas d'importance » ou encore « les blancs ont des sentiments, nous les Noirs, on AGIT ». Accomplir ce changement est très difficile dans un environnement qui encourage le non-amour et la dissimulation, un environnement qui nous dit de garder le silence sur notre besoin les unes des autres, en décidant que nos insatisfactions resteront sans réponse, que nos besoins sont impossibles à satisfaire.

Jusqu'à maintenant, rien ne nous a appris à être aimables les unes avec les autres. Avec le monde entier, oui, mais pas entre nous. Rares sont les exemples venus de l'extérieur qui nous montrent quelqu'un donnant à une autre femme Noire gentillesse, respect et tendresse, ou un beau sourire élogieux en passant, juste parce

qu'elle EXISTE ; avoir de la compréhension pour les défauts des autres, semblables aux nôtres. Quand as-tu pour la dernière fois fait un compliment à une sœur, exprimé qu'elle t'est chère, à nulle autre pareille ? Nous devons essayer consciemment d'être tendres entre nous, jusqu'à ce que ça devienne une habitude, redevienne puisque ce qui NOUS était naturel et inné nous a été volé : l'amour des femmes Noires les unes pour les autres. On peut s'exercer à être tendre avec soi-même en étant tendre avec les autres, en étant tendre avec cette partie de soi qui est la plus dure à embrasser, en offrant davantage à la courageuse fillette meurtrie qui nous habite toutes, en exigeant d'elle moins d'efforts surhumains pour exceller. Nous pouvons l'aimer dans la lumière et dans la nuit, nous pouvons calmer sa frénésie de perfection, encourager son envie d'accomplissement. Peut-être alors serons-nous capables d'apprécier davantage tout ce qu'elle nous a appris ; et tout ce qu'elle continue de faire afin que ce monde évolue vers un futur meilleur.

Ce serait ridicule de croire que ce processus ne sera pas long et difficile. Ce serait suicidaire de le croire impossible et irréalisable. Si nous nous armons en puisant chez les unes et les autres, nous pouvons nous tenir très proches, à l'intérieur de cet amour exigeant, et commencer à nous dire l'impossible — ou ce qui semblait toujours impossible. Le premier pas vers un véritable changement. Et un jour, si nous nous disons la vérité, ce changement deviendra inéluctable.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger avec nous ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)